1re Année. — N° 15. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 13 Octobre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	**10** fr.	**6** fr.
Etranger	**12**	**7**
Outre-Mer. . . .	**14**	**8**

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 13 Octobre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

PREMIÈRE LETTRE

Paris, le 1er juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

CHÈRE CLOTILDE,

Vous m'avez demandé l'opinion de l'Église sur les phénomènes spirites et sur la doctrine d'Allan Kardec; j'avoue que vous m'avez un peu embarrassé, attendu que l'opinion de l'Église est complexe. Mais, vous le savez, j'aime à creuser les questions et à les dépouiller de toute ambiguïté. Définissons donc nettement d'abord ce qu'il faut entendre par l'opinion de l'Église.

Dans son acception pure, c'est-à-dire ***omniverselle***, l'opinion de l'Église est la représentation intégrale et syncrétisée de ce qu'ont dit les écrivains sacrés, depuis les Évangélistes jusqu'à l'abbé Gabriel, et de ce qu'ont enseigné tous les orateurs chrétiens, depuis l'apôtre Paul jusqu'au révérend Lacordaire.

Dans son acception restreinte, c'est-à-dire transitoire, cette opinion ne représente plus que l'expression des convictions du clergé contemporain. Or, celle-ci est loin d'être formulée avec unanimité : en effet, si quelques écrivains prévenus et quelques orateurs passionnés ont accusé le Spiritisme de n'être qu'une œuvre satanique, il en est plusieurs autres qui, le jugeant d'après les faits, en ont constaté la bienfaisante influence.

Mais si, par une synthèse mathématique, je consulte le sentiment de l'Église ***omniverselle***, la plupart des Pères sont d'accord avec moi pour sanctionner les enseignements de cette nouvelle révélation chrétienne.

Saint Jérôme nous enseigne que pour trouver la vérité il faut remonter aux sources sacrées :

Si vultis nosse quæ dubia sunt, magis vos legi, et testimoniis tradite Scripturarum. — (Si vous voulez être éclairés sur ce qui vous paraît douteux, rapportez-vous-en de préférence aux témoignages de la Loi et des Écritures)

C'est ce que j'ai fait, Clotilde, pour vous, pour mes frères, et pour ma propre édification, afin que nul ne pût nous appliquer ces paroles du même Père :

Quod si noluerit vestra congregatio verbum Domini quærere, non habebit lucem veritatis; sed versabitur in errore tenebrisque. — (C'est parce que votre société n'aura pas voulu chercher la véritable parole du Seigneur qu'elle n'obtiendra pas la lumière de vérité; mais qu'elle tombera infailliblement dans l'erreur et l'obscurité).

Nourrissons notre âme, dit Saint Augustin, de la méditation des Écritures divines; rassassions-la et la désaltérons par cette nourriture et ce breuvage célestes. Continuez, dit il encore, d'écouter à l'église la lecture de l'Écriture sainte, et relisez-la dans vos maisons.

Saint Chrysostôme recommande en ces termes la lecture des Livres sacrés :

La Bible ne peut être comprise de tous, dites-vous; elle est faite pour les prêtres, pour les gens d'une grande instruction; mais le peuple, les artisans, les laboureurs ne sauraient en saisir le sens. La grâce du Saint-Esprit a fait précisément écrire ces livres par des péagers, des pêcheurs, des faiseurs de tentes, des bergers, des chevriers, des illettrés, afin qu'aucun ignorant ne recourût à ce prétexte, afin que le contenu des livres fût intelligible pour tous, afin que la pauvre veuve, le plus ignorant de tous les hommes en pussent retirer du profit. Docteurs de tout l'univers, ces écrivains sacrés que la grâce de l'Esprit-Saint a éclairés, ont tout exposé d'une manière claire et distincte, afin que chacun pût les comprendre sans avoir recours à un autre. Je ne suis pas venu chez vous, dit Saint Paul, avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaines (1). Prends la Bible en main, lis, retiens fermement ce que tu as compris; lis souvent de nouveau ce qui t'a paru obscur, interroge un frère plus éclairé ou un docteur; Dieu, qui voit ton zèle, ne laissera pas vains ton zèle et tes efforts; et quand aucun homme ne t'enseignerait ce que tu cherches, *Dieu te le manifesterait de quelque manière.* Regarde le chambellan de la reine d'Éthiopie (2), il lisait en voyage, assis sur son char. Dieu vit son zèle et lui envoya un docteur. Il est vrai qu'il n'y a pas ici de Philippe, *mais il y a l'Esprit-Saint* qui animait alors Philippe.

(1) I Cor. II.

Saint Jean nous prescrit formellement de chercher le sens caché des Écritures : « *Scrutamini Scripturas;* » saint Mathieu nous dit également : « *Quærite et invenietis.* » — « Cherchez et vous trouverez. » — J'ai donc scrupuleusement analysé les Écritures; j'ai laborieusement cherché, et je puis m'écrier avec une légitime satisfaction : « ***Eurèka*** ! » — « J'ai trouvé ! »

Il y aurait de ma part une bien grande présomption à prétendre que c'est par la seule force de mon génie particulier que j'ai pu découvrir, dans les nombreux volumes qu'il m'a fallu compulser, ce qui a trait à la doctrine spirite; non, mon amie, cette gloire n'est pas la mienne. En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, j'ai eu l'immense bonheur d'être guidé par deux Esprits bienveillants, appartenant l'un et l'autre à la phalange militante des initiateurs. Je ne dois pas les nommer ici; mais tous ceux qui me connaissent les connaissent : cela suffit.

Vous ne sauriez croire combien les passages les plus obscurs de l'Écriture deviennent d'une interprétation facile, quand on les commente au point de vue spirite; et combien les versets les plus controversés de l'Ancien et du Nouveau Testament apparaissent dans toute leur clarté, à l'aide des principes révélés de nouveau et plus explicitement. Vous me demanderez peut-être comment il se fait que ceux qui, par état, devraient le mieux étudier, approfondir et connaître les textes sacrés des Écri-

(2) Act. VIII.

FEUILLETON DE L'AVENIR

UN ÉPISODE DE LA VIE [1]

Le lecteur n'acceptera que ce qu'il voudra de l'histoire qui va suivre; pour moi je la crois très vraie, sinon dans forme, laquelle n'est que le costume dont nous autres artistes de la plume revêtons nos types moraux et que nous ajoutons à notre goût, du moins dans le fond, que je considère comme un fidèle spécimen des sentiments humains qui sont éternellement les mêmes.

L'homme dont la vie nous fournit l'épisode que je me propose de vous raconter, était de ceux-là que vous avez pu rencontrer quotidiennement dans les rues de Londres, dans les parcs, dans les omnibus, sans remarquer en eux rien qui les distinguât des autres hommes. Peut-être trouverez-vous étrange que je dépouille ainsi mon héros de tout accessoire romantique pouvant jeter sur sa personne quelque éclat, capable de rehausser l'étrange contraste du fantastique et du réel que nous retrouverons en lui; j'aurais pu le revêtir de la toge romaine au lieu de vous le présenter couvert d'un simple *paletot;* j'aurais pu le faire vivre aux siècles pleins de ténèbres et de mystères; mais non, la vie est aussi vraie, aussi riche d'intérêt, d'événements dramatiques et de profonde spiritualité à notre époque, dite prosaïque et matérielle, qu'aux siècles vus à travers les ombres du passé. La vie de chaque individu n'est-elle pas un mystère? Vous rencontrez un poète à l'aspect commun, dînant, soupant, parlant du beau temps, de la pluie et de l'état de l'Europe comme un simple mortel, et le jour suivant, lorsque, seul avec son livre, vous jetez les yeux sur ses pages silencieuses, les sentiments secrets de son cœur s'unissant aux vôtres emportent votre âme dans une communion intime avec l'infini. Demain matin vous serrerez la main d'un artiste badinant, devisant sur des choses futiles, et l'après-midi, en contemplant son œuvre vous vous sentirez transporté dans ce merveilleux monde idéal, créé par son génie, et où les *ombres du royaume des songes deviennent des réalités.* — Toutes ces choses ne sont-elles pas autant de mystères?

Oui, certes, et aussi profonds, aussi étranges que les mystères des nécromanciens de l'antiquité.

Que le lecteur donc se rassure à l'endroit *du fantastique*, et ne croie pas qu'il ne puisse exister d'après ses idées sur les choses naturelles, en me voyant choisir pour mon héros un homme de notre siècle sous tous les rapports. Il s'appelle..... non; il aura un nom supposé; celui-là même que l'affligée reine Marguerite donna à son nouveau-né à Damiette : Tristan. Ce nom convient à cet homme, car il fut dans l'affliction. Va donc pour Tristan.

Il était miné par le chagrin; quelle en était la nature? Il est inutile de le dire; je le répète, vous pouvez le rencontrer chaque jour par les rues de Londres, et à ses vêtements râpés, à son pas lent et grave, à son œil qui ne regarde plus le ciel, mais toujours la terre, comme si là seulement était le repos qu'il attend, vous pouvez reconnaître un de vos semblables dont la vie a été remplie d'épines. Oh ! bénie soit votre main si elle n'en a enfoncé aucune dans son cœur ou dans celui de quelqu'un de ses compagnons d'infortune.

Tristan cheminait par une douce soirée de juin; aux champs, dans la prairie, c'était un temps délicieux; mais à Londres cela augmentait la mélancolie; il suivait les rues obscures de la grande cité, dont la brise du soir ne venait pas rafraîchir l'étouffante atmosphère, et où avait disparu jusqu'au dernier rayon d'un splendide couchant; seule une légère teinte dorée colorait encore le clocher de l'église voisine. Mais Tristan ne voyait ni lumière ni ténèbres, ses yeux étaient éteints et son cœur oppressé.

Après avoir traversé un gazon, il se trouva au bord du fleuve sinueux qui reflétait alors, comme un phare, la lueur du couchant; les yeux de Tristan s'ouvrirent, il le vit, et s'y serait précipité, comme un cerf fuyant la chasse

(1) Traduit des *Annales du Spiritisme* de Turin, 8e fascicule, 1864.

tures et des Pères, en fassent si bon marché? C'est que la plupart trouvent bien p'us commode d'accepter les interprétations toutes faites de leur formulaire diocésain, que de se donner la peine d'examiner les questions qui surgissent d'après l'opinion des auteurs sacrés. Ils reculent devant le travail aride que nécessiterait une recherche sérieuse de la vérité. Ah! Clotilde, nous ne sommes plus au temps des Oratoriens et des Bénédictins!... Aujourd hui, les ordres religieux font des liqueurs!... La digestion est si difficile!

Cependant, à la violence de certaines attaques, à l'aigreur de certaines prédications, on sent qu'une vague inquiétude agite la tribu de Lévi : c'est qu'au-dessus d'eux passent des souffles invisib!es qui les poussent, bon gré mal gré, à attaquer notre grande doctrine, attendu que leur opposition est nécessaire à la propagation de l'Idée. Dans leur habitude de domination, ils ont cru que celle-ci fléchirait le genou devant leur *quos ego* clérical, et qu'ils n'auraient qu'à parler pour que le Spiritisme disparût; ils ont donc agi en conséquence, comme si notre doctrine d'essence purement spirituelle n'échappait pas à leur autorité; comme si cette nouvelle révélation pouvait être atteinte, dans ses sources vives, par leurs menaces et leurs objurgations. Armés d'un texte isolé de l'Exode, du Lévitique ou du Deutéronome et de quelques versets mal interprétés des Prophètes et des Évangélistes, nos adversaires religieux sont tombés à bras raccourcis sur les spirites en général et sur les médiums en particulier.

Ceux-ci, disent-ils, ne sont que des sorciers, des enchanteurs, des magiciens, des suppôts de satan; ils font métier de trouver des trésors; ils composent des philtres; ils disent la bonne aventure; enfin, ils tombent en convulsion, ils écument comme des épileptiques devant la croix, les chapelets et les autres objets bénis (1).

A ces sottes calomnies, que répondre? Gémir et prier pour ceux qui les propagent.

Néamoins, à leurs paroles et leurs écrits sans mesure j'opposerai victorieusement l'opinion autorisée des saint Jérôme et des saint Augustin ; à leur fausse interprétation des textes, la traduction véritable des versets qu'ils n'ont pas compris. Je prouverai que le Spiritisme était implicitement contenu dans les enseignements de l'École nazaréenne.

Or, on sait aujourd'hui à n'en pas douter, que, dans cette École, à la tradition écrite se joignait la tradition orale, bien plus importante que la première, attendu qu'elle ne se communiquait ainsi de bouche à oreille et de disciple à disciple que pour échapper à l'inquisition permanente et jalouse des lévites et des anciens d'Israël, et à la surveillance inquiète et soupçonneuse des sbires de la domination romaine. Pendant les deux ou trois premiers siècles, cette tradition s'était conservée pure de tout mélange et nette dans ses applications; puis elle s'était peu à peu obscurcie et défigurée en passant par la bouche de quelques intelligences peu développées; enfin, quelques traducteurs incorrects ou infidèles avaient suffi pour la rendre inintelligible. Le divin Jésus et Jean, son disciple bien-aimé, parlaient la langue hébraïque vulgaire; et tous les sémitistes savent combien l'idiome d'Israël usité à Jérusalem avait de mots susceptibles de plusieurs interprétations. Or, Jean fut le chef de l'École nazaréenne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la tradition de cette École, orale avant tout et pour cause, ne nous soit arrivée qu'incomplète et démembrée à travers les langues grecque et latine. D'un autre côté, lorsque l'on considère que la tradition écrite elle-même nous est arrivée en différentes versions, suivant qu'elle émanait de Symmaque, de Théodose, d'Aquilée ou des soixante-dix Pères de la Vulgate, etc., on comprend parfaitement que la tradition orale qui nous occupe ait pu même s'effacer entièrement.

Mais, par un travail opiniâtre, j'ai pu, à l'aide du Spiritisme, et de quelques précieux filons épars dans les écrivains chrétiens, reconstruire l'ensemble de cette tradition que je publierai un jour. C'est ce qui me permettra, en attendant, chère Clotilde, de vous démontrer que le Spiritisme n'est que le rétablissement des enseignements oraux de saint Jean l'évangéliste, et conséquemment que notre doctrine, loin d'être l'œuvre du démon, émane directement de CELUI qui fut envoyé pour racheter et sauver le monde.

Si nous nous reportons à l'époque des dissensions suscitées par la discussion sur les deux natures de Notre Seigneur Jésus-Christ, lesquelles aboutirent plus tard au schisme d'Orient, il nous sera facile de constater que la tradition joannite a presque disparu. Au surplus, les flots d'encre et de sang qui furent versés à cette époque, au lieu de faire renaître le calme et la paix, si nécessaires à l'intelligence des choses divines, augmentèrent le trouble et la confusion, afin que ces paroles du Prophète, éternellement vraies et indéfiniment applicables : « *Ils ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une intelligence pour ne pas comprendre,* » reçussent une nouvelle consécration. Il était, d'ailleurs, indispensable qu'il en fût ainsi, puisqu'un autre apophtegme biblique annonce que la connaissance complète et la solution des grands problèmes spirituels contenus dans les livres sacrés étaient réservées aux temps nouveaux : « *novissimis temporibus,* » à l'éclosion desquels, chère Clotilde, nous assistons aujourd'hui.

Vous le voyez, je suis entré dans le cœur des propositions que vous avez soumises à mon examen, sans m'effrayer des difficultés d'une semblable entreprise. La foi soutient mon courage. Quant à vous, mon amie, qui, la première, m'avez parlé des communications *de la planchette* et entretenu de ces confidences extra-terrestres, vous croyez devoir vous arrêter momentanément, devant le *veto* ecclésiastique de l'abbé Pastoret; Eh bien! je ne désespère pas de ramener cet excellent homme à une tolérance dont il m'a déjà donné tant de preuves.

Pour la clarté de cette discussion, permettez-moi de rappeler ici quelques passages de la lettre que vous m'avez écrite.

Valence, le 20 juin 1863.

Il paraît, mon cher cousin, que l'Église condamne absolument les manifestations d'outre-tombe, puisque mon confesseur, l'excellent abbé Pastoret, qui, dans le commencement, avait accueilli avec un tendre enthousiasme les confidences de ma planchette, m'engage à renoncer à ce commerce dangereux. — Ces jeux spirituels, m'a-t-il dit, pourraient *nous* induire à mal.

Je souligne le mot *nous,* car ce cher abbé aimait volontiers à causer avec ma planchette et à lui adresser des questions d'orthodoxie auxquelles celle-ci répondait toujours avec un à-propos et une netteté dont ni l'abbé, ni moi n'étions capables.

—Mais, cher abbé, vous avez reconnu vous-même que lorsque la planchette nous annonçait la présence et l'action de mon cher père, vous ne pouviez vous méprendre à un langage qui lui était propre de son vivant, et à un style tellement identique à celui de sa correspondance que nul, disiez-vous, ne pouvait s'y tromper. Or, je vous avoue, cher abbé, qu'il m'est dur de penser qu'un mauvais Esprit ait trompé à ce point notre religion et notre bonne foi.

— C'est vrai, mon enfant, et je crois volontiers avec vous qu'ici du moins les mauvais Esprits n'y étaient pour rien. Je conviens que les belles communications que nous avons lues ensemble respiraient la plus haute morale, et j'aurais mauvaise grace à ne pas reconnaître la pureté parfaite de tels enseignements. Mais il paraît qu'ailleurs les communications sont inspirées d'une tout autre manière, et qu'elles enseignent la plus affreuse immoralité. Vous vous rappelez les sermons du Père Nampon, et vous avez entendu ce qu'a prêché à ce sujet le R. P. Marie-Bernard ; il faut donc, mon enfant, renoncer à ces évocations, puisque tous les Pères de l'Église les condamnent.

— Mais, mon cher abbé, ces prédicateurs sont peut être mal renseignés; rappelez-vous qu'on a été fort divisé ici, au sujet du miracle de la Salette; au surplus, souvenez-vous que les communications qui nous ont tant émus sur la Passion de Notre divin Sauveur, nous ont été envoyées de cet *antre de perdition de la rue Ste-Anne,* comme l'appelle le Père Nampon.

— Il est impossible, j'en conviens, que ce que nous avons lu soit l'œuvre de Satan, ou Satan se serait bien amendé, ajouta en souriant l'abbé Pastoret; mais nous avons reçu ordre de combattre ces *superstitions dangereuses,* et de nous opposer par tous les moyens sacrés à ces pratiques condamnées par l'Ancien et le Nouveau Testament.

— Mais, cher abbé, est-ce bien certain?

— Vous savez, mon enfant, que je ne suis point un savant, et que je m'en rapporte aux lumières de mes chefs hiérarchiques pour tout ce qui est de dogme.

— Mais, cependant, si les Écritures ne condamnaient pas ces pratiques d'une manière absolue; car, enfin, l'évocation de Samuel est consacrée par les Livres saints; si...?

— Vous êtes une ergoteuse, mon enfant; ce n'est pas bien de mettre au pied du mur votre vieil ami. Du reste, ajouta-t-il en se levant, vous savez bien que vos mécréants de la rue Ste-Anne repoussent les peines éternelles, affirment qu'on peut

(1) Voir les Pères Nampon, Matignon, Letierce, Marie Bernard, Pailloux et le frère Adrien Peladan.

---

s'élance vers un lointain asyle; mais il ne l'osa pas; il lui sembla que tous les passants lui criaient : — Homme, où vas-tu?

La réponse à cette question n'appartenait pas au temps, mais à l'éternité. Il semblait à Tristan que tous les yeux étaient tournés vers lui et lui adressaient cette demande, et de quelque côté qu'il dirigeât ses pas il ne pouvait les éviter. Le jeune garçon qui passait en sifflant allègrement, la jeune modiste sautillant légèrement avec son paquet, paraissaient à son esprit troublé autant d'êtres accusateurs qui connaissaient son dessein et le tourmentaient. Pour leur donner le change, il se promena de long en large et il parvint sur le pont lorque le soleil avait déjà disparu; il prit un air désœuvré, regardant avec indifférence les autres oisifs qui s'amusaient innocemment pendant le crépuscule; ses yeux s'arrêtaient sur chaque barque; mais ses pensées suivaient le cours de l'eau et plongeaient de plus en plus au fond du lit du fleuve. Qu'y avait-il là?

Il ne pouvait se le dire; il osait à peine le tenter. Tout ce qu'il sentait est que ce devait être un lieu de silence, de froid et de repos; il n'en cherchait pas davantage. L'azur même du ciel, se réfléchissant alors clairement sur la surface limpide, l'importunait; il avait besoin d'obscurité, que tout fût dans l'obscurité. Il ne voulait pas franchir les portes de cet asile du repos tant qu'un rayon de lumière s'y réfléchissait, tant qu'une voix humaine, un bruit du monde s'y répercutait. Il sentait encore près de lui la voix joyeuse accompagnant le rire d'un enfant, et un rouge-gorge chantait sur les arbres voisins. Il voulait attendre que les arbres et les étoiles fussent les seuls témoins du grand changement qui allait s'accomplir.

Tristan s'assit sur le parapet du pont; un passant le regarda, étonné de le voir là et ne sachant se rendre raison de ce qu'il y pouvait faire. Tristan tira alors de sa poche un biscuit et fit semblant de manger. Une femme traversa le pont en ce moment tenant par la main un bambin bien chétif qui regarda le biscuit avec convoitise. Tristan donna la bouchée de pain au pauvre enfant. — Maintenant, pensa-t-il, me voici créancier de ce monde pour une croûte de pain. — Et cette pensée éveilla en lui un amer sentiment d'orgueil.

La nuit se faisait plus froide et plus sombre, et Tristan attendait encore. Une certaine somnolence, une espèce de torpeur sembla vouloir s'emparer de ses sens, et le rendre incapable de ce dernier effort qui aurait mis fin à tout; un nuage se répandit sur ses yeux, à travers lequel cependant il voyait encore les arbres s'agiter dans l'obscurité comme des fantômes, les étoiles scintiller au firmament; et au-dessous de lui les ondes couler tranquillement en murmurant.

Tandis qu'incertain encore il s'inclinait sur le parapet, il se sentit couler dessous, un frisson le saisit il fit un effort involontaire pour se rejeter en arrière mais inutilement; les ondes l'avaient englouti et le terrible asile qu'il cherchait avait ouvert de lui-même ses portes pour le recevoir; il n'était plus temps.

De même que dans certains rêves il nous semble quelquefois tomber dans un abîme sans fonds, sans que cette sensation nous cause de peine ou d'effroi, de même Tristan se voyait enfoncer. Il lui semblait sentir le contact glacé des eaux qui l'enveloppaient de toutes parts, l'étreignant dans un mortel embrassement, et cependant la séparation de l'âme et du corps ne lui faisait éprouver aucune espèce d'agonie; il s'était attendu à une terrible lutte, et il éprouva la même sensation que si un poids lui eût été ôté de dessus les épaules, que s'il eût quitté ses vêtements; il ne pouvait croire à la réalité de son passage à l'immortalité.

Bientôt Tristan se sentit remonter à la surface, un faible souvenir lui rappela que ce phénomène avait toujours lieu en pareil cas, et que l'eau soulevait le corps deux ou trois fois avant de l'engloutir tout-à-fait et pour toujours, lui donnant ainsi une espérance de salut la plupart du temps vaine. Peut-être lui serait-il permis de revoir encore une fois le monde réel avant de passer dans l'empire des

et qu'on doit se réincarner et soutiennent que toutes les étoiles sont habitées : voilà, ce me semble un assez joli total d'hérésies ?

— Mais, mon cher monsieur Pastoret, si cela était vrai, pourtant ?

— Les écrivains sacrés en auraient parlé, et ils n'en ont rien dit ; donc tout cela est condamnable.

Vous savez, mon cousin, que ma tête dauphinoise ne le cède en rien à une tête normande, aussi ajoutai-je : Mais si les Écritures ne condamnaient pas ces enseignements du Spiritisme?

— Eh bien ! prouvez-le moi, petite entêtée, et nous verrons ensuite.

Sur ce, l'abbé prit son chapeau, me salua de la main et sortit.

Vous me voyez donc, mon cher cousin, dans une perplexité douloureuse : ou de manquer à mes devoirs de catholique en enfreignant la défense de mon confesseur, ou de renoncer à un commerce spirituel si plein de charmes pour mon cœur. Dans le fond de ma conscience, je ne me crois pas coupable ; néanmoins, en fille soumise, j'ai dû obéir aux prescriptions de mon Père spirituel. Venez donc à mon aide, en me faisant connaître l'opinion de l'Église et des Pères sur la réincarnation, les peines éternelles, la pluralité des mondes, et enfin sur l'ensemble de la doctrine des Esprits, telle qu'elle est professée par Allan Kardec.

J'ai voulu citer ces différents passages de votre lettre, afin de préciser le sommaire des objections soulevées par notre vieil ami, l'abbé Pastoret, et ensuite parce qu'il en ressort un enseignement profond : c'est que les adversaires les plus acharnés du Spiritisme sont justement parmi ceux qui devraient en être les auxiliaires naturels. Il est vraiment douloureux d'avoir à constater que les représentants de Celui qui fut, en son temps, le plus puissant élément de progrès, soient les opposants les plus obstinés de toute doctrine qui sort de l'ornière, de toute idée qu'un rayon de la vérité messianique illumine. Que les matérialistes de toute nuance : panthéistes, rationalistes, fusionnistes, incrédules, repoussent avec une certaine animation une doctrine qui vient prouver par des faits authentiques le peu de solidité de la leur, cela se conçoit, cela se comprend. Ils combattent *pro aris et focis*, puisque le Spiritisme décime journellement leurs rangs. Mais que le clergé se mette en travers d'une révélation qui n'est que la consécration, la confirmation de celle qui est la base du Christianisme, voilà ce qui ne se peut concevoir. Quoiqu'il en soit, mon enfant, permettez-moi de vous faire remarquer, ainsi qu'à notre cher abbé, un phénomène formidable qui milite en faveur de nos idées : c'est cette conversion continue qu'elles opèrent parmi les matérialistes les plus endurcis. En effet, ce que le catholicisme romain, le protestantisme et n'importe quels autres cultes n'ont pu faire, le Spiritisme a su l'accomplir en ramenant à l'adoration de Dieu ceux qui ne priaient plus depuis longtemps, et à la croyance en l'immortalité les plus sceptiques des médecins.

Je voulais aujourd'hui, chère Clotilde, vous parler de la Réincarnation, mais le temps et l'espace me manquent. Considérez donc cette première lettre comme une sorte de préface, et dites à notre cher abbé qu'il ne perdra rien pour attendre.

Votre bien affectionné cousin.

Alis d'Ambel

MYSTICISME ET PROGRÈS

Avant d'aborder le sujet que je me suis proposé d'examiner, irai-je compulser les pages d'un passé plein de souvenirs? m'arrêterai-je à contempler les ruines croulantes de temples abandonnés, afin de lire sur leurs vieux marbres les légendes qu'y ont tracées les croyances d'un autre âge?

A quoi bon ? (1)

Sans doute, le penseur trouve d'agréables distractions à jeter un regard en arrière dans le domaine des souvenirs; sans doute, il n'entend pas sans émotion parler sous les voûtes d'un castel ou d'un couvent des échos qui répondirent si souvent à des chants de guerre, à des hymnes religieux ; sans doute, l'âme se laisse aller facilement à la poésie des temps qui ne sont plus.

C'est que dans ce passé nous avons tous inscrit notre présence, c'est que tous nous avons laissé sous le chaume ou les lambris dorés, dans le sillon que creuse le soc de la charrue ou sous la sombre verdure des grands bois, des traces de pas effacées aujourd'hui, mais dont notre âme a conservé l'empreinte. Oui, dans ce serrement de cœur qui nous prend à regarder à travers les âges, dans cette mélancolie tantôt douce, tantôt amère à laquelle se laisse aller notre âme à la vue de vieux débris, au récit d'anciennes légendes, il y a des réminiscences de jours heureux ou d'infortunes, d'existences splendides ou d'existences misérables, de bonnes actions ou d'actes criminels. Peut-être, dans le livre où nous lisons l'histoire des peuples, avons-nous inscrit notre nom en caractères brillant d'un pur éclat ou marqués de taches de sang ? Dieu le sait !

Mais si la poésie des souvenirs est pour nous pleine d'attraits et de charmes, ce n'est pas là que nous devons chercher la vérité. Issues de toutes les traditions reçues, de toutes les sciences acquises, nos connaissances sont plus près du vrai que celles des générations disparues. Pourquoi donc leur demander ce que nous pourrions leur apprendre ?

Et, d'ailleurs, étayer ses croyances sur les doctrines des grandes figures du passé, les appuyer de l'autorité qu'elles eurent à une époque déjà loin de nous, appeler à son secours les Pères de l'Église et les philosophes de tous les temps et de tous les pays, n'est-ce pas douter de soi, n'est-ce pas dire au lecteur, en supposant qu'il prenne goût à de savantes citations qui le laissent froid, parce qu'elles ne peuvent entraîner ses convictions : — Voyez, ce n'est pas moi qui ai trouvé cela ; mon opinion, c'est l'opinion de l'évangéliste saint Jean ; c'est aussi celle des Socrate, des Platon, etc. (1)?

En un mot, c'est prouver au lecteur qu'il n'a rien à espérer de l'écrivain qui lui parle, et qu'il ne trouvera pas chez lui une vérité qu'il n'ait été à même d'apprendre sans son secours.

Ce qu'il faut, aujourd'hui, pour impressionner l'homme désireux de connaître, c'est un aliment nouveau. Rassasié de toutes les croyances, de toutes les doctrines anciennes, depuis longtemps impuissantes à satisfaire son esprit inquiet, il a besoin d'être convaincu ; il veut, quand un effet se présente, en connaître la cause. Le dogme, qui suffisait aux peuples primitifs, aux chrétiens des premiers siècles, et qui fait encore le bonheur et le tourment de quelques pauvres âmes, simples et crédules, perdues dans les brouillards d'un mysticisme funeste, la croyance, acceptée sans examen, comme article de foi, ne peut plus rien sur les masses intelligentes.

En effet, pourquoi les masses, en présence des prodiges accomplis par la science, croiraient-elle encore à l'efficacité de pratiques purement contemplatives, qui ne peuvent *rien* pour le progrès, quand il est démontré chaque jour que l'activité effective est nécessaire à l'homme, que, sans cette activité qui lui procure le bien-être, la fortune, il serait exposé aux besoins de tous genres et aux infirmités qui naissent de l'inaction. Le travail, je l'ai dit ailleurs, est la prière de l'homme; c'est aussi sa santé.

Loin de nous donc les pratiques d'un mysticisme qui n'a jamais produit que l'anéantissement des facultés de l'âme ! que le monde, ouvrant enfin les yeux, dise un dernier adieu à la vie contemplative, qui ne nous donne que des paresseux, des fanatiques et des hypocrites, et

(1) Permettez-moi de vous dire, cher collaborateur, que la vie humanitaire est solidaire, et que rien ne doit être négligé. Le passé est toujours gros du présent comme le présent de l'avenir. Tenons donc compte de ce qui a été fait : là sont nos enseignements. A. d'A.

(1) Toutes ces grandes figures, comme dit Victor Hugo, sont les génies de l'humanité; ce sont ceux, dit Allan Kardec, que Dieu a envoyés en mission parmi nous : partant tout leur œuvre est essentiel au développement général. Je le répète donc, l'humanité est solidaire d'elle-même. A. d'A.

ombres sur les bords duquel il était encore; il ne pouvait se persuader qu'il eût déjà franchi les portes éternelles par la raison qu'il possédait encore la faculté de sentir et de penser; Il entendait le murmure de l'onde, et il voyait à travers l'eau les étoiles briller.

Il se trouva à la surface et voulut faire un effort pour sortir du sombre abîme; il n'en était pas besoin. Avec la légèreté de la pensée, Tristan se sentit libre et voltigeant au dessus des eaux comme un oiseau; il connut alors le mystérieux changement qui s'était opéré en lui; il vit qu'il n'était plus un Esprit vivant, mais bien un Esprit sans corps.

Et il voltigea longtemps çà et là, sur les ondes, ce qui donnait une singulière apparence de vie à cette chose qui avait été Tristan. L'Esprit frissonna de nouveau en apercevant sa dépouille inanimée; il vit clairement alors ce qu'était le délit d'homicide; car, bien que ce fût son propre corps qu'il avait détruit ou voulu détruire, c'était toujours un homicide. Comment avait-il osé rendre inerte et raide cette main, qui aurait pu s'étendre pour aider ses semblables, qui aurait pu répondre à tant d'étreintes amicales? Comment avait-il osé priver de la lumière ces yeux dans lesquels, trois heures auparavant, se réfléchissait l'image de la femme aimée, image qu'il portait gravée dans son cœur? Comment avait-il osé jeter, au milieu des algues du fleuve, ces cheveux, qu'elle caressait avec tant d'amour, ces lèvres, qu'elle avait le droit de presser avec les siennes? Oh ! c'était bien certainement un crime, un crime capital ; et lui, l'Esprit du mort Tristan, reconnut alors toute l'étendue de sa faute. Séparée de sa forme mortelle, de cette chaîne qui, par le moyen des sens, l'avait détourné de tout mouvement généreux, l'âme reconnut en quoi et comment elle avait péché; mais un reste d'égoïsme la dominait encore.

— C'était un monde sans cœur et plein d'amertume pour moi, pensa-t-il; — car l'Esprit de Tristan était toujours Tristan. — J'ai toujours cherché le bien, et ne l'ai jamais trouvé; mes amis m'ont laissé à jeun pour m'exciter à la bonté; mon propre sens s'est tourné contre moi; j'ai douté de l'amour, et n'avais-je pas raison? Et à cette heure, quelle âme vivante pense encore à celui qui, cette nuit, s'est abandonné à l'obscurité du néant? Que ne puis-je le savoir!

Et, avec ce désir, se révéla à lui le pouvoir qu'il possédait comme Esprit sans corps. L'ombre s'envola sur les ailes de la nuit, au-dessus de la cité silencieuse, et se trouva à la porte d'une belle maison, où, douze heures auparavant, Tristan avait éprouvé un léger déboire, un signe de mépris mal dissimulé, à ce qu'il croyait, du moins; et une satisfaction d'orgueil ranima son Esprit lorsque, défiant tout pouvoir humain, tout obstacle d'étiquette sociale, il put pénétrer dans la pièce la plus retirée de cette maison. L'homme qu'il cherchait était là, assis à côté de sa femme.

Tristan n'avait jamais vu ce visage que dans les moments où l'expression en était rendue sévère par la fatigue et le soin des affaires ; il ne pouvait croire que ce fût le même homme qui se laissait aller, en cet instant, à un si doux sourire, ni que cette voix, s'entretenant alors d'affaires domestiques, fût celle qui avait résonné si durement à ses oreilles au milieu des papiers et des livres d'un sombre bureau. Cependant, ils étaient là tous deux ; l'homme d'affaires, ordinairement froid et grave, et son élégante moitié, passant ensemble, d'un air content, la soirée en causeries intimes et affectueuses; car, parmi les splendeurs de cette riche habitation, brillait aussi la petite lampe de l'amour conjugal.

La dame regarda sa montre.

— Mon ami, je crois que nous avons assez causé pour ce soir; seulement, avant d'aller nous coucher, je voudrais bien savoir quelque chose de ce pauvre jeune homme qui est venu aujourd'hui pendant que nous étions à dîner dehors. — Tristan, n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle ?

— Oui, ce mauvais sujet, dont l'orgueil est tel que l'on ne peut rien faire pour lui ; et pourtant, je vou-

qui, en retardant le progrès, ne peut être que contraire aux vues du Créateur.

D'ailleurs, nous avons besoin d'autres promesses que celles d'une Éternité stérile : nons ne voudrions pas être, après une courte existence, condamnés au supplice d'un repos sans fin. En effet, que d'ennuis, que de monotonie dans une Éternité dont les moments à venir devraient être semblables aux moments passés, aux minutes du présent !

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Ce qui fait le bonheur, ce n'est que la constante recherche du progrès. Que dit l'homme des champs courbé sur la bêche ou le soc de la charrue ?... — Je veux arrondir mon petit patrimoine ; tel procédé de culture doit, si je ne me trompe, améliorer mes terres, je vais l'appliquer, en petit d'abord, puis, si le résultat justifie mes prévisions, je l'appliquerai en grand (1).

Le succès donnera à cet homme un bonheur relatif. Ce succès obtenu, il voudra en obtenir d'autres, et ce n'est que par la persistance de son activité, résultat d'une ambition louable, qu'il verra ses jours semés de joies.

Demandez, au contraire, à l'homme qui cherche dans le repos les plaisirs que procure une fortune péniblement acquise ?.. Est-il heureux ?.. Non ; car le repos est lourd, quand il est prolongé ; l'inaction n'a pas de bonheurs, si elle ne marque pas les étapes du travail.

L'homme, devenu riche, fatigué de ses loisirs, jette avec regret un regard en arrière, pour goûter, au moins par le souvenir, les jouissances vraies que lui procuraient les intermittences de labeurs et de repos. Il n'y a plus dans son existence calme de termes de comparaison qui puissent lui faire apprécier le présent. Heureux celui qui sait chercher et trouver dans l'activité de son esprit une compensation suffisante !

HONORÉ BENOIST

(1) Mais la routine, le culte des vieilles coutumes, l'amour des vieux usages, ô homme du XIXe siècle ! étreignent encore ceux que l'instruction n'a pas modifiés. Faites donc prendre la charrue à vapeur dans les vieilles closeries de la Bretagne !
Instruisons donc de toutes nos forces. A. d'A.

Y A-T-IL DES MIRACLES ?

Dieu intervient-il dans ce monde pour déroger aux lois qu'il a établies ?

C'est là un sujet de discussions sinon oiseuses, du moins interminables.

Étudier un fait en l'expliquant par des lois connues ou faire connaître les lois qui l'expliquent ; supprimer, ou plutôt réduire le domaine du merveilleux, voilà le but du Spiritisme qui tend à démontrer des vérités pour lesquelles le scepticisme est une oreiller dont ne s'accommodent pas les têtes les mieux faites.

Mourons-nous tout entiers ? ne reste-t-il de nous que ce qui sera la proie des vers ? les honneurs rendus aux morts ne sont-ils qu'une satisfaction de la vanité des vivants ? la séparation par la tombe est-elle absolue et définitive ?

Certes ! bien des gens paraissent vivre avec insouciance, mais au fond combien y en a-t-il qui ne font pas de temps en temps de terribles retours sur eux-mêmes, qui ne se posent pas le problème de leur destinée ?

Le Spiritisme admet :

Que notre âme survit à notre corps ;

Que notre âme s'épure graduellement par des existences successives ;

Que les Esprits qui peuplent les mondes ne sont que les âmes des hommes plus ou moins rapprochés de Dieu ;

Que l'âme en perdant son corps garde une enveloppe semi-matérielle.

Ces idées sont plus ou moins formulées dans Origène, Philon, Platon, Socrate, et se trouvent dans l'Égypte et l'Orient dès la plus haute antiquité.

Voici quelques citations de l'Ancien Testament et quelques interprétations de l'Église dont le rapprochement n'a pas besoin de commentaire :

Saül connaît par la pythonisse d'Endor sa fin prochaine.

Joseph reproche à ses frères d'avoir trouvé dans le sac de Benjamin jusqu'à la coupe d'argent qui lui sert comme devin, *per augurari*.

Le vrai prophète ou voyant se distingue à ce caractère : qu'il ne dit que ce qui est et que ce qu'il annonce s'accomplit.

Le don de prophétie est un don de Dieu qui n'est pas en rapport nécessaire avec la moralité de celui qui en est doué.

Le prophète est un intermédiaire.

Saint Grégoire dit même textuellement, à propos de l'authenticité des auteurs des livres saints : Vous informez-vous de la plume qui a écrit les lettres que vous recevez ?

L'Église constate une même influence, se traduisant par tous les voyants, si bien qu'elle les considère comme solidaires.

L'intervention céleste a trois degrés : l'inspiration, l'assistance et la simple impulsion.

Moïse n'entre pas dans la Terre Promise pour avoir, contrairement à l'ordre reçu, frappé le rocher au lieu de lui parler.

Daniel, qui avait été à la tête des mages de Babylone, explique à Balthazar les trois mots mystérieux.

A tous ceux qui veulent être convaincus pour croire, on peut répéter, si le doute les tourmente : La paix vient aux hommes de bonne volonté ; *cherchez et vous trouverez.*

RICHARD, Dr m.-p.

Galerne, 6 octobre 1864.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : M. ALFRED DIDIER

L'Esprit domine la matière.

Il y a deux grands principes dont on ne peut sortir : le principe spirituel et le principe matériel ; Dieu est le point culminant du principe spirituel ; la créature obéissant aux lois divines flotte, par ses créations successives, ses arrêts ou ses préjugés, avec une conscience voilée de l'un à l'autre de ces deux principes.

Il ne faut pas s'éloigner de cette idée, que tout ce qui est matière est régi par l'Esprit ; il y a un Esprit inhérent à tout, depuis l'insensibilité jusqu'à la vie humaine et au-delà ; à mesure que cette matière s'épure, l'Esprit se reconnaît d'autant plus et se rapproche de Dieu. L'Esprit a non-seulement pour moyen de conduite le corps matériel, mais des fluides plus ou moins épurés, fils conducteurs qui l'amènent à telle ou telle idée. La matière ne peut penser par elle-même, malgré les complications merveilleuses de ses transformations progressives ; il ne faut pas oublier la formidable dualité du principe créateur : l'Esprit, et du principe créé : l'homme. Vous attachez trop d'importance au commencement de la terre ; l'homme est réellement une végétation terrestre, l'homme est positivement le limon de la terre. Mais qu'importe, cette terre est sacrée ! cette matière est superbe ! puisqu'elle est animée par ce mécanisme divin, l'Esprit ou l'âme.

Chaque partie de nous-même a une correspondance directe avec les productions terrestres ; son influence est immense sur notre être provisoire. Qu'est-ce que le commencement de la création, ou bien qu'est-ce que la fin ?... Dieu n'a donc pu créer d'abord, ni terminer, puisqu'il est infini. Les mondes s'éteignent et meurent roulant dans l'espace comme des cadavres gigantesques, peu importe le temps ! le temps n'existe pas au point de vue de l'éternité.

En somme, l'infini n'étant pas compréhensible ou plutôt définissable, rien ne peut s'expliquer d'une façon mathématique quant à un commencement ou à une fin. Et c'est en cela que la Bible a pour ainsi dire raison, quand elle dit simplement : Dieu n'a eu qu'à vouloir pour que la terre fût, pour que la lumière fût ; qu'y a-t-il donc au-delà de cette lumière et de cette volonté ? Nous ne pouvons y remonter. Croyons simplement que la Bible, au lieu de dire Dieu en personne, aurait dû dire loi créatrice, conséquence, transformation que l'homme a traduites par le mot création, qui implique l'idée d'un commencement brusque, parce que l'homme n'était pas mûr pour comprendre une loi éternelle.

Dieu voit seulement, mais, étant immuable, ses lois s'exécutent soit par la destruction d'un côté, soit par la création d'un autre. Il assiste, et la vie universelle est son moyen de production.

Il agit en cela qu'il juge le progrès et qu'il voit le bien ou le mal.

Celui qui fut : LAMENNAIS.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

drais l'aider si je pouvais, pour l'amour de feu son père.

— Qu'est-il donc venu faire ?

— J'ai pu à peine le savoir, car il m'a retenu dans le salon, bien que je lui eusse dit de revenir demain, parce que j'étais très-occupé dans le moment (et vous savez, Emma, combien j'ai été distrait toute la journée par la banqueroute de ce pauvre Williamson !) ; mais le jeune Tristan m'a parlé avec une telle hauteur, presque avec menace, qu'il m'a fait mettre en colère ; et je lui ai dit qu'il ferait mieux de ne pas venir tant qu'il n'aurait pas appris à parler plus poliment à son meilleur ami.

— Pauvre malheureux ! peut-être se trouve-t-il dans la détresse, dit la dame avec douceur, il avait l'air tout troublé, tout bouleversé lorsqu'il est passé près de notre voiture.

— A dire le vrai, je n'y ai pas pensé. Malheureux que je suis ! je voudrais à présent avoir attendu un peu, mais il a un frère bien posé dans le monde, et qui ne le laissera pas dans le besoin.

— Mais, ne feriez-vous rien pour lui, Édouard ?

— Si, certainement, chère amie. Je me proposais de parler la semaine prochaine à MM. Hill et Venables pour une place vacante chez eux, et au lieu d'attendre, j'irai dès demain. Pauvre Tristan, son père était un brave homme, et je serais désolé s'il arrivait quelque mal à son fils, bien qu'il soit un peu entêté.

L'écho de cette voix compatissante resta comme un poids sur le cœur de Tristan, et celui-ci, convaincu par lui-même, et déchiré d'un sentiment de remords qui, comme un dard de sa conscience, le pénétrait par toutes les parties de sa forme spirituelle, reprit sa volée à travers l'espace.

L'Esprit errait impalpable comme la paisible lumière de la lune qui éclairait alors les rues désertes ; il passait au-dessus de ces scènes que les pieds mortels de Tristan avaient traversées ; à cette heure aucun son produit par la société humaine ne venait rompre ce calme solennel ; seuls les pas lourds d'un garde de nuit résonnaient sur le pavé, et, lorsque ce garde se fut éloigné, une femme avec nu enfant se traîna jusqu'aux marches d'une porte et s'y blottit.

Quand le garde repassa, elle essaya de se cacher, mais il la vit et lui demanda ce qu'elle faisait là, d'un ton moins sévère cependant qu'il ne l'eût fait pendant le jour.

— Oh ! bien vrai, que je ne suis pas restée à m'enivrer ; non, bien vrai, monsieur, répondit la femme d'une voix affaiblie ; car je n'ai pas mangé de toute la journée, si ce n'est un biscuit qu'un pauvre monsieur a donné à mon fils, et que j'ai partagé à nous deux.

— Pauvre femme ! dit le garde fouillant dans sa poche ; j'ai ici un morceau de pain et un peu de fromage, et je peux me passer de manger demain matin. Mais ne restez pas plus longtemps à cette porte, bonne femme, car quelqu'un pourrait passer qui vous mettrait en prison.

— Que Dieu vous récompense, monsieur, dit la femme. Le monde est bien meilleur que l'on ne croit, je l'ai toujours dit ; mange, petit Johnny, et prends patience ; le jour ne tardera pas à venir.

Le jour ne tardera pas à venir. Oh ! quelle profonde résignation ne renfermaient-elles pas, ces paroles de la pauvre et triste vagabonde.

Et bien, l'Esprit qui maintenant voyait et sentait tout cela, qui pendant sa vie avait méprisé ce monde, s'était agité dans sa misère, mais n'avait pas eu la patience d'attendre l'aurore qui n'aurait certainement pas manqué de luire aussi pour lui, qui, bien que pauvre, n'avait jamais manqué de pain, et quoique malheureux avait trouvé dans sa misère le baume divin de l'amour ; qui, sans amis, n'avait jamais été entièrement délaissé, il avait cédé au désespoir comme un lâche ; tandis que cette pauvre abandonnée marchait en avant avec patience, supportant la vie jusqu'à la fin.

(La suite au prochain numéro)